

CRITIQUE, opéra. MARSEILLE, opéra municipal (du 1er au 10 juin 2025). VERDI : Il Trovatore. T. Illincai, A. Boudeville, A. Extremo, B. Vasile... Louis Désiré / Michele Spotti

Pour sa nouvelle mise en scène à l'Opéra de Marseille (en coproduction avec celui de Saint-Etienne), le metteur en scène marseillais Louis Désiré signe une production fort sombre et austère d'*Il Trovatore* de Giuseppe Verdi. Il a délibérément choisi de souligner les aspects oppressants de l'intrigue, en mettant en exergue la noirceur et la brutalité du Comte de Luna et de ses sbires (il est toujours accompagné ici de huit hommes de main particulièrement violents).

Le propos est sombre et menaçant, ne ménageant aucune porte de sortie, ce que vient accentuer la scénographie d'un noir oppressant (signés, comme les sombres costumes, par le fidèle **Diego Mendez Casariego**), constituée de hautes parois sales et rouillées, un peu incurvées à leurs extrémités. Parfois, la paroi centrale se soulève et laisse apparaître un amoncellement de bois mort, évocation du bucher qui est censé être l'épilogue de l'histoire (mais c'est finalement sous les coups des huis sbires que Manrico trouvera la mort...). La mise

en scène très noire de **Louis Désiré** a pour grande vertu de permettre aux chanteurs, dirigés avec beaucoup de soin, de s'exprimer pleinement. L'homme de théâtre français renoue ici avec la sobriété et l'élégance qui sont les vertus cardinales de son travail scénique, et il a eu également la judicieuse idée de s'entourer à nouveau du talentueux **Patrick Méeüs** pour les lumières (irréelles) du spectacle. Seul élément coloré, le long voile rouge et transparent dont Azucena ne se sépare jamais, comme symbole du crime commis et élément de rappel de la vengeance à perpétrer. Azucena s'en servira, *in fine*, pour se recouvrir de pied en cap, portant un deuil (et une vengeance !) ensanglanté...

Le ténor roumain **Teodor Illincai** incarne un trouvère aussi vaillant que vulnérable. Sa voix au timbre cuivré irradie l'auditorium, notamment dans « *Ah sì, ben mio* », où il déploie un *piano* d'une douceur envoûtante. Son « *Di quella pira* » est un feu d'artifice vocal, culminant sur un contre-ut éclatant qui soulève la salle. Son jeu scénique, empreint de noblesse et de fureur, culmine dans la scène du cachot (« *Madre, non dormi ?* »), où sa tendresse filiale touche au cœur. La soprano française **Angélique Boudeville** campe une Leonora d'une élégance tragique. Son « *Tacea la notte placida* », magnifié par des ornements délicats et des *pianissimi* de velours, captive par son lyrisme pudique. Dans « *D'amor sull'ali rosee* », elle distille une poésie aérienne, avant de bouleverser par son sacrifice final – une prestation où la voix épouse chaque frémissement de l'âme.

En vieille gitane dévorée par la vengeance, la mezzo-soprano **Aude Extrémo** livre une performance électrisante. Son « *Stride la vampa !* » est un cri déchirant venu des abîmes, servi par un grave sombre et des médiums incandescents. Sa folie calculée rayonne dans les duos avec Manrico, où elle mêle tendresse maternelle et fureur destructrice – incarnation parfaite du drame verdien. De son côté, le baryton roumain **Serban Vasile** impose un Comte de Luna d'une autorité vocale

impressionnante. « *Il balen del suo sorriso* » révèle la beauté veloutée de son timbre, tandis que sa fureur jalouse dans les duos avec Leonora possède une tension dramatique palpable. En capitaine loyal, **Patrick Bolleire** (Ferrando) sa basse profonde et charpentée ouvre l'opéra avec une présence spectrale. Entouré de créatures démoniaques, il incarne le récitant des ténèbres, alliant puissance narrative et agilité physique. Enfin, les *comprimari* font tous honneur à leurs rôles respectifs.

À la tête de l'**Orchestre de l'Opéra de Marseille**, leur directeur musical **Michele Spotti** déploie une direction aussi précise que passionnée. Son approche dynamique souligne la noirceur et la fulgurance de la partition de Verdi, des cuivres guerriers du chœur des soldats aux cordes envoûtantes du *Miserere*. Sous sa baguette, la fameuse « *scène des forgerons* » explose en un tourbillon rythmique, transformant la scène en une ruche sonore où le chœur, véritable acteur, mêle chant précis et chorégraphies synchronisées. Ils sont portés en triomphe comme l'ensemble des artisans de cette superbe soirée verdienne !

CRITIQUE, opéra. MARSEILLE, opéra municipal (du 1er au 10 juin 2025). VERDI : Il Trovatore. T. Illincai, A. Boudeville, A. Extremo, B. Vasile... Louis Désiré / Michele Spotti. Crédit photo (c) Christian Dresse

**CRITIQUE, festival.
VILLENEUVE-LES-MAGUELONE,
42ème Festival de Musique
Ancienne, le 3 juin 2025.
VIVALDI : Les 4 Saisons.
Ensemble Gli Incogniti,
Amandine Beyer (direction)**

Ce mardi 3 juin 2025, la Cathédrale de Maguelone – joyau architectural posé entre étangs scintillants et pinède méditerranéenne – a vibré aux accents du baroque italien pour l'ouverture du 42^e Festival de Musique Ancienne. Nichée dans son écrin naturel, cette basilique romane, réputée pour son acoustique exceptionnelle et son aura historique, accueillait l'ensemble *Gli Incogniti*, emmené par la violoniste virtuose Amandine Beyer. Le programme, entièrement dédié à Antonio Vivaldi à l'occasion du tricentenaire des *Quatre Saisons* (1725), a comblé un public venu en nombre, témoignant de la vitalité d'un festival qui, malgré les défis financiers, « *amorce un cap nouveau* » sous la direction artistique de Sylvain Sartre, co-fondateur et co-directeur musical de l'ensemble *Les Ombres*.

Dès les premières mesures de l'Ouverture de *L'Olimpiade* (RV

725), l'alchimie entre le lieu et la musique s'est imposée. Composé en 1734 sur le livret de Pietro Metastasio, cet opéra-seria déploie une intrigue amoureuse complexe mêlant jeux olympiques antiques, quiproquos et trahisons. Sous l'archet inspiré d'**Amandine Beyer**, l'ouverture a révélé toute sa théâtralité : les violons (**Alba Roca, Yoko Kawakubo**) ont tissé des dialogues vifs, soulignés par le *continuo* de **Francesco Romano** au théorbe et **Christian Saude** à l'alto, restituant l'effervescence des jeux olympiques. Gli Incogniti a ensuite donné à entendre le *Concerto pour violoncelle RV 421*, du même Vivaldi, interprété ici par **Marco Ceccato**. Ce moment d'intimité a révélé la profondeur méconnue de Vivaldi ; dans le *Largo*, le violoncelle de Ceccato a déployé un chant poignant, presque vocal, porté par un *continuo* discret (clavecin d'**Anna Fontana**, théorbe et alto). Les deux *Allegro* encadrants ont fait scintiller sa technique époustouflante, avec des arpèges en tempête et une précision rythmique galvanisante.

Mais le point d'orgue de la soirée était bien sûr l'exécution des **Quatre Saisons**, qui a tenu sa promesse de célébration de son tricentenaire. Amandine Beyer, en soliste et cheffe, a offert une relecture audacieuse et poétique de ce monument. Jouant sur un violon monté en boyaux, avec un archet baroque, elle a restitué la palette originelle des affects : le frisson de l'hiver (*L'Inverno*), la fièvre de l'été (*L'Estate*), et la tendresse printanière (*La Primavera*) ont retrouvé leur rugosité et leur grâce premières. Les « *effetti speciali* » vivaldiens – grêlons (*pizzicati* secs), orage (gammes en rafales), cri de l'oiseau (trilles aigus) – ont été soulignés avec une narration théâtrale, sans jamais tomber dans la caricature. Les musiciens, en cercle serré, ont joué « d'oreille », privilégiant l'écoute mutuelle aux gestes directives, pour un résultat d'une fluidité organique. Cette version, saluée comme « de référence » depuis sa recreation par Gli Incogniti il y a dix ans, a confirmé son statut de classique intemporel.

Ce concert inaugural, hommage éblouissant à Vivaldi, ouvre une édition 2025 placée sous le signe de l'Italie, « *terre fertile du baroque* ». Avec des rendez-vous à venir – conférence d'**Olivier Fourès** (« *Les Quatre Saisons : une histoire sans fin* », le 7 juin), récital du duo **Salzenstein-Roussel**, clôture par le **Poème Harmonique** (et la mezzo **Isabelle Druet**), le festival promet dix jours d'ivresse musicale !...

CRITIQUE, festival. VILLENEUVE-LES-MAGUELONE, 42ème Festival de Musique Ancienne, le 3 juin 2025. VIVALDI : Les 4 Saisons. Ensemble Gli Incogniti, Amandine Beyer (direction). Crédit photo (c) Emmanuel Andrieu

VIDEO : Amandine Beyer interprète « *Les 4 Saisons* » de Vivaldi à la tête de son ensemble Gli Incogniti

CRITIQUE, opéra. NICE, Théâtre de l'Opéra, le 1er juin 2025. BIZET : Carmen. R.

Zaharia, J.F. Borrás, P. Madoeuf, J. F. Setti... Daniel Benoin / Lionel Bringuier

L'Opéra Nice Côte d'Azur clôt sa saison en apothéose avec une production de *Carmen* de Georges Bizet qui transcende le folklore andalou pour plonger dans les fracas de la guerre civile espagnole de 1936. Sous la direction visionnaire de Daniel Benoin et la baguette électrisante du Niçois Lionel Bringuier, cette reprise célèbre les 150 ans de l'œuvre avec une audace à la fois politique et sensuelle ...

Le metteur en scène **Daniel Benoin** ancre l'intrigue dans l'été 1936, où Séville bascule sous le joug franquiste. Ce choix scénique transforme la quête de liberté de Carmen en un symbole de résistance collective. Des décors symboliques – des sacs de sable, un portrait de Franco et des uniformes militaires (costumes de **Nathalie Bérard-Benoin**) – créent un climat d'oppression. Au II, la taverne de Lillas Pastia devient un repaire de contrebandiers républicains, où pendent jambons et tonneaux comme des armes de survie. Pendant les *Interludes*, des vidéos signées par **Paulo Correia** projettent des archives historiques et des symboles (pétales de fleurs, lune blafarde) qui dialoguent avec l'orchestre. À l'acte IV, la statue de la Vierge surplombe l'arène, transformant le meurtre de Carmen en sacrifice ritualisé. Cette production ne se contente pas de divertir : elle interroge et électrise. En ancrant *Carmen* dans la guerre civile, Benoin révèle la modernité brûlante du message de liberté – « *La liberté ! La liberté !* » clame le chœur (à fin du II) comme un manifeste !

Dans le rôle-titre, la mezzo roumaine **Ramona Zaharia** – habituée de scènes comme le *Metropolitan Opera* de New-York et le *Covent Garden* de Londres – incarne une Carmen sauvage et stratège. Son timbre aux graves abyssaux se pare d'un *vibrato* charnu, tandis que ses aigus fusent comme des javelots. En Carmen "pistolera" (acte I), elle mêle sensualité et dangerosité. Sa scène des cartes (« *En vain pour éviter* ») est un moment de vulnérabilité déchirante, où le portando souligne chaque syllabe comme une prémonition funèbre.

Face à elle, **Jean-François Borrás** campe un Don José lyrique et dévasté. Sa voix ronde et puissante explose dans le fameux air « *La fleur que tu m'avais jetée* », culminant en un superbe *diminuendo*. Son incarnation physique de la chute – du soldat rigide à l'homme brisé – rend la tragédie palpable, et sa diction de notre idiome, d'une minutie chirurgicale, magnifie le livret. **Perrine Madoeuf** offre une Micaëla lumineuse et courageuse. Son « *Je dis que rien ne m'épouvante* » est couronné par des aigus lumineux et une présence scénique qui dépasse le cliché de l'ingénue. **Jean-Fernand Setti**, en Escamillo, incarne l'arrogance virile du torero. Son « *Votre toast* » est porté par des graves de rocaïlle et une projection qui domine l'orchestre sans effort. **Charlotte Bonnet** (Frasquita) et **Lamia Beuque** (Mercédès) captent la lumière lors de la « scène des cartes », mêlant comédie et pressentiments tragiques. **Guilhem Worms** (Zuniga) impose une autorité martiale glaçante, obsédé par la "bagatelle" (qu'il n'envisage que de manière violente...). Enfin, **Jean-Gabriel Saint-Martin** (Dancaïre), **Nestor Galvan** (Remendado) et **Richard Alexandre Rittlelmann** (Morales) brillent chacun dans leur partie respective.

Directeur musical de l'Opéra Nice Côte d'Azur, le niçois **Lionel Bringuier** dirige l'**Orchestre Philharmonique de Nice** avec une énergie cinétique qui épouse toutes les nuances de la partition de Bizet. On est captivés par les nombreux *solis* envoûtants – la flûte d'**Isabelle Demourieux** et le cor anglais

de **Diane Favreau** (introduction de « *La fleur* ») – qui tissent des lignes poignantes. Le chœur “maison” (préparé par **Giulio Magnanini**) explose dans les scènes de foule (acte II), tandis que le Chœur d’enfants de l’Opéra de Nice (préparé par **Philippe Négrel**) ajoute une innocence troublante.

Bref, une fin de saison niçoise en apothéose !



CRITIQUE, opéra. NICE, Théâtre de l’Opéra, le 1er juin 2025.

**BIZET : Carmen. R. Zaharia, J.F. Borrás, P. Madoeuf, J. F. Setti... Daniel Benoin / Lionel Bringuier. Crédit photographique
© Dominique Jaussein**

VIDÉO : Teaser de *Carmen* selon Daniel Benoin à l'Opéra Nice
Côte d'azur

**CRITIQUE, concert.
MONTPELLIER, Opéra Comédie,
le 30 mai 2025. BACH /
BEETHOVEN / WEBER. ONMO,
Liubov Nosova (direction)**

La superbe salle de l'Opéra Comédie de Montpellier a vibré, ce vendredi 30 mai, d'une émotion rare et d'une maîtrise musicale exceptionnelle. Placée sous la baguette inspirée et précise de la jeune cheffe russe Liubov Nosova, deuxième Prix du prestigieux concours *La Maestra 2024*, l'Orchestre national Montpellier Occitanie a offert au public un voyage sonore d'une cohérence et d'une beauté saisissantes.

Dès les premières mesures de l'*Ouverture* du *Freischütz* de **Carl Maria von Weber**, le ton était donné. Liubov Nosova, d'une présence à la fois ferme et gracieuse, a su extraire de l'orchestre toute la tension dramatique et l'évocation mystérieuse de ce chef-d'œuvre romantique. Les contrastes étaient parfaitement maîtrisés : les cuivres éclatants annonçant le destin, les cordes tourbillonnantes évoquant la forêt inquiétante, et les moments de douceur lyrique apportés par les bois avec une poésie remarquable. La construction de l'œuvre était implacable, menant à une *coda* électrisante qui a suscité un frisson immédiat dans l'auditoire.

Le voyage s'est poursuivi avec une immersion dans la nature apaisante grâce à un extrait de la ***Symphonie n°6 « dite Pastorale »*** de **Ludwig van Beethoven**. Sous la direction attentive de Nosova, l'orchestre a déployé un bain sonore d'une clarté et d'une sérénité lumineuses. La cheffe a merveilleusement capturé l'esprit bucolique de l'œuvre, privilégiant des phrasés fluides et une palette de couleurs délicates. Les dialogues entre les pupitres (le chant des bois, le murmure des cordes) étaient d'une fluidité et d'une complicité évidentes, témoignant d'un travail d'orfèvre en amont. On retiendra particulièrement la pureté des lignes mélodiques et l'équilibre parfait entre puissance et douceur, restituant toute la gratitude de Beethoven envers la nature.

L'apothéose est venue dans la pureté intemporelle avec l'***Air de la Suite n°3 en ré majeur BWV 1068*** de **Johann Sebastian Bach**. Ce moment de grâce absolue, confié principalement aux cordes, a été traité par Nosova avec une sensibilité et une retenue magnifiques. Le *tempo*, idéalement choisi, laissait respirer chaque note, chaque silence. Les archets ont tissé un tapis sonore d'une douceur et d'une profondeur émouvantes, mettant en valeur la simplicité sublime de la mélodie. La direction de Nosova, minimale et pourtant si présente, a guidé l'orchestre vers une interprétation d'une sérénité et d'une élévation spirituelle qui a littéralement suspendu le temps.

Un moment de pur ravissement où la salle semblait retenir son souffle.

Liubov Nosova a démontré tout au long de ce programme éclectique une maîtrise technique incontestable et une intelligence musicale profonde. Sa direction, à la fois minutieuse dans les détails et ample dans la vision d'ensemble, a révélé une véritable alchimie avec l'**Orchestre national Montpellier Occitanie**. Les musiciens, visiblement réceptifs et engagés, ont répondu avec une précision, une souplesse et une chaleur sonore remarquables, soulignant la qualité de ce partenariat naissant. Son prix à *La Maestra* n'était pas seulement confirmé, il était transcendé par une maturité artistique impressionnante. L'émotion palpable qui régnait dans la salle comble à la fin du concert, suivie d'acclamations chaleureuses et prolongées, était la plus belle des récompenses !

CRITIQUE, concert. MONTPELLIER, Opéra Comédie, le 30 mai 2025.

BACH / BEETHOVEN / WEBER. ONMO, Liubov Nosova (direction).

Crédit photo (c) OONM

CRITIQUE, danse. LYON, 79èmes

« Nuits de Fourvière » (Grand Amphithéâtre Romain), le 2 juin 2025. « Political Mother: The Choreographer's Cut » par Hofesh SHECHTER et la Hofesh Shechter Company

Disons-le d'emblée, la pièce « *Political Mother : The Choreographer's Cut* » de Hofesh Shechter est une véritable expérience sensorielle, vécue comme un ouragan de sons et de mouvements qui a littéralement électrisé le public du Grand Amphithéâtre Romain de Lyon, en ouverture des 79èmes *Nuits de Fourvière*. Quinze ans après sa création, l'œuvre phare du chorégraphe et compositeur israélien n'a rien perdu de sa puissance, bien au contraire. Cette version XXL, pensée pour le plein air et pour le festival lyonnais, s'est imposée comme un événement inoubliable, renforcé par une pluie battante qui a ajouté une couche d'émotion et de métaphore à la soirée.

La scénographie, vertigineuse, dresse un véritable mur de son et de lumière. Pas moins de **23 musiciens** sont juchés sur une structure métallique à trois étages, créant un tableau vivant et industriel : les cordes en contrebass, le groupe de *rock* et les percussions au sommet. Les jeux de lumière, signés **Lee**

Curran, révèlent et plongent dans l'ombre ces musiciens par à-coups, donnant le *tempo* d'un spectacle qui tient autant du concert *rock* que de la danse. C'est brut, puissant, et cette mise en scène *larger than life* installe d'emblée une tension palpable, comme un prélude à la furie chorégraphique qui va suivre.

Et quelle furie ! Les **16 danseurs** de la **Hofesh Shechter Company**, menés avec une énergie saisissante par **Marion Barbeau**, dont la présence magnétique rappelle son rôle inoubliable dans le film *En Corps*, transforment la scène en un champ de bataille émotionnel. La danse de Shechter y puise son pouvoir de fascination : elle est à la fois un hommage aux danses folkloriques et leur négation la plus radicale. Les mouvements, souvent répétitifs et en unisson, créent un effet d'envoûtement, une transe collective. Les bras levés au ciel peuvent implorer, se rendre ou célébrer. Les pas, entre sauts chaloupés et gestes saccadés, évoquent à la fois une communauté unie et une meute en proie à des pulsions incontrôlables. Cette ambiguïté est la marque de fabrique de Shechter, qui explore avec une acuité troublante les thèmes du pouvoir, de la soumission et de la résistance, laissant planer le spectre des dérives totalitaires.

Le génie de Shechter est de ne jamais laisser le spectateur s'installer dans une zone de confort. L'alternance entre solos déchirants, duos à l'intensité presque charnelle et tableaux d'ensemble d'une discipline militaire est saisissante. La musique, composée par le chorégraphe lui-même, oscille entre l'*electro* assourdissante, les mélodies *folk* apaisantes et les accents classiques, créant des ruptures brutales qui maintiennent un rythme effréné. Une citation lumineuse s'impose au public en fin de spectacle : « *When there is pressure, there is folk dance* ». Cette phrase, de l'artiste FOS, agit comme la clé de voûte de l'œuvre : une affirmation de la danse comme refuge, comme acte de résistance et comme ultime sursaut d'humanité face à la pression du monde.

Malgré les éléments déchaînés – le vent, la pluie qui a trempé les spectateurs et menacé un temps la représentation –, la compagnie a offert une performance d'une intensité confondante, transformant cette adversité en allégorie du propos. « *Political Mother: The Choreographer's Cut* » s'avère comme un spectacle qui vous prend aux tripes, vous secoue, vous épuise et vous laisse, à la fin, avec une impression de plénitude et une envie irrépressible de danser, de braver l'orage et de célébrer la vie. Une expérience cathartique et absolument magistrale qui restera dans la mémoire de ceux « *qui y étaient* » !...



CRITIQUE, danse. LYON, 79èmes « Nuits de Fourvière » (Grand Amphithéâtre Romain), le 2 juin 2025. « Political Mother: The Choreographer's Cut » par Hofesh Shechter et la Hofesh Shechter Company. Crédit photographique (c) Paul Bourdrel

CRITIQUE, concert. ALMADA (Portugal), Concert d'ouverture du 5ème Festival de Musica dos Capuchos (Théâtre Municipal Joaquim Benite), le 29 mai 2025. MOZART / TCHAIKOVSKY. Musica Vitae, Benjamin Schmid (direction)

Le 5^e Festival dos Capuchos a inauguré sa programmation éclectique, le 29 mai 2025 à Almada (Portugal), sous le thème « *Entre les mondes* », explorant des dialogues interculturels et

temporels à travers la musique. Pour cette inauguration, l'orchestre suédois *Musica Vitae*, dirigé par le célèbre violoniste autrichien Benjamin Schmid, a proposé un programme audacieux mêlant Mozart et Tchaïkovski. Le concert a eu lieu dans l'un des lieux emblématiques du festival (aux côtés du *Convento dos Capuchos*), le Teatro Municipal Joaquim Benite.

En première partie, Benjamin Schmid, dans son double rôle de soliste et chef d'orchestre, a ouvert le concert avec le *Concerto pour violon n°5 en la majeur, K 219 « Turc »* de Mozart. Son interprétation a allié précision technique et sensibilité poétique. Dans l'*Allegro aperto* initial, Schmid a déployé un jeu aérien, dialoguant avec les cordes de *Musica Vitae* dans un équilibre parfait entre légèreté et dynamisme. L'*Adagio* fut un moment de pure introspection, où le violon solo a tissé des phrases lyriques, presque chantantes, soulignées par les nuances délicates de l'orchestre, tandis que dans le *Finale « Turc »*, l'énergie contagieuse des rythmes ottomans a enflammé la salle. Les contrastes entre passages gracieux et accents percussifs (typiques des janissaires) ont brillamment illustré le thème interculturel du festival. Notons que Benjamin Schmid a insufflé une touche contemporaine aux ornements classiques, rappelant son projet « *Jazz Violin Concertos* » (présenté le lendemain au même endroit avec la même formation), sans trahir pour autant l'esprit mozartien.

La seconde partie a vu l'orchestre interpréter le *Souvenir de Florence, Op. 70* de Tchaïkovski, écrit à l'origine pour sextuor à cordes mais ici élargi à un orchestre à cordes. L'interprétation a transformé cette œuvre en un voyage émotionnel. Dans l'*Allegro con spirito*, les violons ont lancé des motifs enivrants, restituant la vitalité des rues florentines, tandis que les altos et violoncelles apportaient

une profondeur mélancolique. L'*Adagio cantabile* fut un chant d'amour déchirant porté par les cordes graves, où chaque section semblait respirer à l'unisson, créant une tension dramatique palpable. Le *Finale* a servi d'apothéose dansante, mêlant folklore russe et élégance italienne, révélant l'alchimie parfaite de *Musica Vitae*, avec une cohésion rythmique et une chaleur sonore rares. Cette œuvre, composée en Italie mais imprégnée d'âme slave, a littéralement incarné le dialogue « *entre les mondes* » si cher au festival.

Le public, conquis, a applaudi (debout) avec plusieurs rappels, soulignant l'émotion partagée dans la salle. Ce concert s'inscrivait dans la lignée des « *grands moments* » annoncés par la maire d'Almada, **Mme Inês de Medeiros**, et le directeur artistique de la manifestation portugaise **Filipe Pinto-Ribeiro**, renforçant le festival comme une « *référence incontournable* » de la scène musicale au Portugal. Cette soirée marque le début d'un mois de festivités prometteur – du jazz arménien du Nagash Ensemble à l'opéra pour enfants *Bastien und Bastienne* de Mozart – confirmant le Festival dos Capuchos comme un phare culturel « *entre les mondes* ».

**CRITIQUE, concert. ALMADA (Portugal), 5ème Festival de Musica dos Capuchos (Théâtre Joaquim Benite), le 29 mai 2025. MOZART / TCHAIKOVSKY. Musica Vitae, Benjamin Schmid (direction).
Crédit photo (c) Andrea Carvalho**

CRITIQUE, opéra. ISTANBUL, Atatürk Cultural Center, le 28 mai 2025. R. STRAUSS : Elektra. L. Kehayova, G. Rusekova, T. Bandalovska... Plamen Kartaloff / Evan- Alexis Christ

Dans le cadre du 16^e Festival International d'Opéra et de Ballet d'Istanbul, l'Atatürk Kültür Merkezi (AKM) a accueilli (le 28 mai) une production électrisante d'*Elektra* de Richard Strauss, portée par l'Opéra et Ballet National de Sofia. Cette représentation s'inscrivait dans une programmation exigeante due à l'infatigable directeur de l'Opéra d'Istanbul, Caner Agkün, en affichant des compagnies telles que le fameux Ballet Eifman de Saint-Pétersbourg (*Anna Karenina*, le 31 mai). L'AKM, scène emblématique de la vie culturelle stambouliote, a offert un écrin parfait à cette tragédie grecque transfigurée par la musique straussienne, avec une salle comble et un public international conquis par l'audace de la mise en scène et la qualité des voix.

Le metteur en scène bulgare **Plamen Kartaloff**, directeur de l'Opéra de Sofia, a imposé une approche résolument cinématographique de l'ouvrage straussien. Selon ses propres termes, l'œuvre défile comme « *une séquence de scènes en mouvement constant, évoquant le rythme et la tension d'un montage filmique* ». Les décors épurés mais évocateurs de **Sven Jonke** (structures géométriques et jeux d'ombre) et les costumes symboliques de **Leo Kulash** ont créé un espace psychique où la folie d'Elektra devenait palpable. **Andrej Hajdinjak** a sculpté la scène avec des lumières contrastées, passant des ténèbres oppressantes du palais de Mycènes aux éclats fiévreux de la danse finale. Cette production, déjà acclamée à Sofia, confirme le génie de Kartaloff pour les grandes fresques wagnériennes et straussiennes, comme en témoigne son *Ring* intégral salué dans toute l'Europe.

Côté fosse, le chef américain d'origine grecque **Evan-Alexis Christ**, collaborateur régulier de l'Opéra de Sofia depuis 2020, a dirigé avec une énergie électrique. Sous sa baguette, l'**Orchestre de l'Opéra national de Sofia** a restitué la partition complexe de Strauss avec une précision diabolique, des grondements des basses aux fulgurances des cuivres. Christ a accentué les moments clés (comme la *Danse de la vengeance*) par des *tempi* haletants, tout en ménageant des respirations lyriques dans les duos des deux soeurs.

Dans le rôle-titre, **Lilia Kehayova** a époustouflé l'audience. Présente sur scène durant les 110 minutes sans entracte que dure la partition, elle a incarné une Elektra à la fois vulnérable et terrifiante, des murmures hallucinés aux cris vengeurs. Son soprano dramatique a dompté les tessitures extrêmes du rôle, notamment dans le monologue d'ouverture « *Allein! Weh, ganz allein* », où sa voix a fusionné rage et désespoir. En Clytemnestre, **Gergana Rusekova** a livré une reine déchue hantée par ses cauchemars, avec un mezzo aux résonances sombres et caverneuses. Sa confrontation avec Elektra (« *Ich habe keine guten Nächte* ») fut un sommet d'intensité

psychologique. Face à la noirceur d'Elektra, **Tsvetana Bandalovska** a offert un soprano lyrique étincelant, notamment dans « *Ich kann nicht sitzen und ins Dunkel starren* », exprimant avec grâce le désir d'une vie normale. Dans le personnage d'Oreste, **Atanas Mladenov** offre son baryton noble et charpenté, incarnant un Oreste d'une autorité troublante, notamment dans la scène de reconnaissance « *Orest! Orest ist es!* ». De son côté, **Daniel Ostretsov** s'avère un ténor agile et charismatique, campant un Égisthe ridiculement vaniteux, dont l'assassinat a provoqué un frisson collectif.

La *standing ovation* finale qui s'en est suivi et qui a duré une bonne dizaine de minutes, est venue saluer l'alchimie entre l'orchestre, les solistes et les chœurs (parmi lesquels ont été choisis les solistes incarnant les personnages secondaires, à commencer par les remarquables six Servantes...). Cette production incarne l'excellence de la coopération artistique entre la Bulgarie et la Turquie, un dialogue des cultures qui magnifie l'universalité du génie straussien !

CRITIQUE, opéra. ISTANBUL, Atatürk Cultural Center, le 28 mai 2025. R. STRAUSS : Elektra. L. Kehayova, G. Rusekova, T. Bandalovska... Plamen Kartaloff / Evan-Alexis Christ. Crédit photo (c) Droits réservés.



2ème CHAMONIX VALLEE CLASSICS FESTIVAL : du 30 juillet au 7 août. Quatuor Ebène, Angela Hewitt, Boris Giltburg, Quatuor Kleio, Axelle Fanyo...

Après le triomphe de sa première édition en 2024, le Chamonix Vallée Classics Festival revient pour une deuxième saison prometteuse, du 30 juillet au

7 août 2025. Ce festival, né d'une vision audacieuse portée par Bernard de Launoit – Président exécutif de la Chapelle de la Reine à Waterloo et figure emblématique de passion culturelle –, continue d'incarner son rêve : hisser Chamonix au rang de capitale culturelle incontournable des Alpes. En hommage à son fondateur disparu en 2023, cette édition 2025 – présidée par David Joseph – est honorée d'accueillir sa veuve, Vanessa de Launoit, comme marraine et mécène du festival, perpétuant ainsi son héritage inspirant.

Une ambition culturelle au cœur des Alpes

Le **Chamonix Vallée Classics Festival** se donne pour mission de transcender le simple événement musical. Il célèbre la symbiose entre **l'excellence artistique classique** et **l'identité unique de la vallée de Chamonix**, à travers ses paysages grandioses et son riche patrimoine historique. Conçu pour séduire tant les vacanciers en quête d'émotions que les mélomanes voyageurs, le festival promet une immersion totale dans un art de vivre alliant raffinement musical et authenticité alpine.

Une programmation d'exception

Pour cette deuxième édition, le festival réunit à nouveau des **virtuoses internationaux** parmi les plus acclamés de leur génération : le **Quatuor Ebène** : Consacré meilleur quatuor au monde, leur présence est un événement en soi. **Angela Hewitt** : La pianiste légendaire interprétera les mythiques *Variations Goldberg* de Bach, un sommet de la musique pour clavier. **Boris Giltburg** : Le maître du piano livrera une intégrale captivante des *24 Préludes* de Chopin. Le **Quatuor Kleio** : de retour après

leur succès en 2024, leur énergie et leur complicité scénique enflammeront à nouveau le public. Un **Trio d'exception** réunissant **Kyryl Zlotnikov** (violoncelle), **Alena Baeva** (violon) et **Vadym Kholodenko** (piano) unissent leurs talents dans une formation de chambre magistrale. Et enfin **Axelle Fanyo**, Étoile montante de la scène lyrique française, choisie pour interpréter l'hymne olympique aux JO 2024 de Paris ; elle clôturera le festival en beauté. Accompagnée par le pianiste **Kunal Lahiry**, elle offrira une soirée dédiée aux plus belles pages du chant lyrique français.

Des écrin(s) prestigieux

Les concerts se dérouleront dans deux lieux emblématiques de Chamonix, offrant acoustique et atmosphère uniques : l'**Église Saint-Michel**, joyau architectural au cœur du village, et l'**Espace Michel Croz 2 (EMC2)**, salle moderne et chaleureuse. **Alors Rendez-vous en juillet-août 2025 !**

Le **Chamonix Vallée Classics Festival** invite ainsi les mélomanes de tous horizons à vivre **neuf jours d'enchantement musical** dans un cadre alpin exceptionnel. Que vous soyez amateur de classique chevronné ou simplement curieux de découvrir des émotions artistiques fortes, venez célébrer au cœur des Alpes la beauté, la mémoire et la création !

Plus d'Informations sur le site du festival :
<https://www.cvc-festival.com/fr/accueil/>

Chamonix Vallée
CLASSICS
Festival



WWW.CVC-FESTIVAL.COM

Deuxième édition
30 JUILLET-07 AOÛT
2025



Eglise Saint-Michel - 20 h :

30.07 Quatuor Kleio

02.08 Quatuor Ébène

Espace EMC2 - 20 h :

03.08 Angela Hewitt

04.08 Boris Giltburg

06.08 Kyril Zlotnikov, Alena Baeva
& Vadym Kholodenko

07.08 Axelle Fanyo & Kunal Lahiry



**CRITIQUE, opéra (en version
concertante). VERSAILLES,
Opéra Royal, le 25 mai 2025.
WAGNER : Siegfried. T. Unger,
A. Asszonyi, S. Bailey...
Orchestre national de la
Sarre, Sébastien Rouland**

(direction)

Dans le cadre majestueux de l'Opéra Royal de Versailles, la version de concert du *Siegfried* de Richard Wagner a offert, le 25 mai 2025, une expérience musicale d'exception. Ce troisième volet du *Ring des Nibelungen* poursuit le cycle (entamé en 2023 avec *L'Or du Rhin*, suivi [en 2024 avec *La Walkyrie*](#)) par l'Orchestre du Théâtre National de la Sarre, sous la baguette superlative de leur directeur musical, le chef français Sébastien Rouland. Une célébration anticipée du 150^e anniversaire de la création intégrale du *Ring* à Bayreuth (1876-2026), magnifiant le lien historique entre Louis II de Bavière, Versailles et Richard Wagner.

Sébastien Rouland, chef associé à ce projet cyclique depuis ses débuts, a déployé une lecture à la fois précise et flamboyante de la partition. Son orchestre, formé de musiciens rompus au répertoire wagnérien (tradition oblige dans les maisons allemandes), a fait vibrer la salle de marbre et bois doré par la transparence des textures, où les cuivres, d'une rondeur sans vulgarité, dialoguaient avec des bois d'une poésie forestière (scènes de la Forêt). L'acte I, centré sur l'ambiance étouffante de la forge, contrastait avec l'éclat cosmique de l'acte III (entrée d'Erda et réveil de Brünnhilde). Le chef a su particulièrement gérer les *climax* de l'ouvrage : le *Murmure de la forêt* (*Waldweben*) a jailli comme un souffle organique, tandis que la traversée du feu final a électrisé l'auditoire par sa tension progressive.

La version de concert, dépourvue de mise en scène si ce n'est

quelques déplacements sur le maigre espace leur restant devant l'orchestre placé sur le plateau, exige des chanteurs une incarnation par la seule puissance du verbe et du timbre. La distribution internationale réunie à Versailles a relevé ce défi avec brio. Dans le rôle-titre, l'allemand **Tilman Unger** possède un timbre clair et juvénile, idéal pour le « héros ignorant », mais la voix apparaît fragile dans le I, avant de prendre de plus en plus d'assurance au II et au III. Son "*Nothung ! Nothung !*" à l'acte I n'a pas eu totalement l'effet escompté, tandis que la scène du dragon révélait ensuite une palette allant de la bravoure à l'émerveillement enfantin. Son monologue final (« *Ewig war ich* ») a été du plus bel effet. De son côté, la soprano hongroise **Aile Asszonyi** (Brünnhilde) est une soprano dramatique à la projection de laser, et elle a transformé l'immobilité en triomphe. Son réveil (« *Heil dir, Sonne !* ») a déployé des aigus étincelants et une ligne de chant d'une tenue héroïque, épousant chaque nuance de l'orchestre.

Le baryton-basse britannique **Simon Bailey** (Wotan), à la noble autorité, a humanisé le dieu déchu par un legato sombre et pénétrant (dialogue avec Erda à l'acte III). Son duel verbal avec Mime (Acte I) fut un modèle d'ironie tragique. Accouru en remplacement d'un collègue défaillant (et donc seul chanteur à avoir besoin d'un pupitre avec la partition...), **Paul McNamara** possède cette voix de ténor caractériel, emplie de duplicité. Son récit de la peur (Acte II) a révélé un art du phrasé grotesque et poignant, contrepont parfait à la simplicité de Siegfried.. **Werner van Mechelen** interprète un Alberich complexe, maladif dans son obsession, appuyé par une voix puissante et riche en nuances. Formidable Erda campé ici par l'alto brésilien-américaine **Melissa Zgouridi**, aux graves abyssaux, tandis que la basse japonaise **Hiroshi Matsui** séduit grandement par la puissance de sa voix caverneuse. Enfin, **Bettina Maria Bauer** (L'Oiseau des bois) est une soprano légère au timbre de cristal, parfaite en guide aérien dans la forêt

Cette version de concert a démontré que la puissance du *Ring* réside avant tout dans sa partition. **Sébastien Rouland**, en alchimiste inspiré, a uni la rigueur germanique (Orchestre de la Sarre) et la clarté française (acoustique versaillaise) pour servir un récit initiatique universel. Les ovations finales – saluant particulièrement la soprano dramatique et les voix graves – ont confirmé l'émotion partagée. Rendez-vous est pris pour *Le Crépuscule des Dieux* en mai 2026, où le rêve de Louis II de réunir Versailles et Bayreuth trouvera son accomplissement !

CRITIQUE, opéra (en version concertante). VERSAILLES, Opéra Royal, le 25 mai 2025. WAGNER : Siegfried. T. Unger, A. Asszonyi, S. Bailey... Orchestre national de la Sarre, Sébastien Rouland (direction). Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu

CRITIQUE, concert.
STRASBOURG, Palais de la
Musique et des Congrès, le 23

**mai 2025. MAHLER : 2ème
Symphonie (dite
« Résurrection »). Valentina
Farcas (soprano), Anna
Kissjudit (mezzo), OPS, Aziz
Shokhakov (direction)**

Ce vendredi 23 mai 2025 restera gravé dans les mémoires des mélomanes strasbourgeois ! Sous la direction électrisante d'Aziz Shokhakov, l'Orchestre Philharmonique de Strasbourg a offert une interprétation grandiose de la monumentale *Deuxième Symphonie* (dite « Résurrection ») de Gustav Mahler au Palais de la Musique et des Congrès. Une performance où chaque note, chaque silence, chaque frémissement orchestral a vibré d'une intensité quasi mystique, portée par les solistes Valentina Farcas (soprano) et Anna Kissjudit (mezzo-soprano), ainsi que par les Chœurs réunis de l'Opéra National du Rhin et du Chœur Philharmonique de Strasbourg.

Le chef Ouzbèque **Aziz Shokhakov** a pu confirmer son statut de magicien des partitions colossales. Connu pour sa précision chirurgicale et son énergie contagieuse, il a sculpté les cinq mouvements de la *Symphonie* avec une maîtrise rare. Son approche, alliant rigueur des répétitions et spontanéité sur scène, a permis à l'orchestre de déployer une palette sonore

allant des murmures les plus délicats aux fracas apocalyptiques. Les cuivres, d'une puissance héroïque, dialoguaient avec les cordes enveloppantes, tandis que les bois apportaient une poésie troublante, notamment dans le troisième mouvement (« *In ruhig fließender Bewegung* »), où les soli de hautbois et de clarinette ont évoqué une nostalgie spectralement belle.

L'entrée de **Valentina Farcas** dans l'« *Urlicht* » (quatrième mouvement) a suspendu le temps. Sa voix cristalline, d'une pureté angélique, a apporté une lumière surnaturelle, contrastant avec la profondeur chaude et envoûtante de **Anna Kissjudit**, dont le timbre semblait émerger des abîmes pour appeler à la rédemption. Le *Finale* (« *Im Tempo des Scherzos* »), avec l'explosion des chœurs, a été un moment d'extase collective. Les **Chœurs de l'Opéra National du Rhin** et le **Chœur Philharmonique de Strasbourg**, préparés par **Hendrik Haas**, ont déployé une puissance tellurique, murmurant les textes de Klopstock et Mahler avec une ferveur quasi religieuse avant de culminer dans un « *Aufersteh'n* » (« Résurrection ») à couper le souffle. La **Salle Érasme**, réputée pour son acoustique claire et puissante, a magnifié l'œuvre. Les nuances les plus subtiles – un *pizzicato* des contrebasses, un frisson de harpe – résonnaient avec une netteté prodigieuse, tandis que les *climax* orchestraux, comme la fanfare finale, embrasaient l'espace d'une vibration cosmique. Le public, subjugué, a retenu son souffle pendant les silences tendus avant d'éclater en ovations interminables !...

Dans un entretien récent, Shokhakov confiait son amour pour Mahler, soulignant la « *dimension philosophique* » de sa musique. Cette affinité s'est traduite par une lecture à la fois architecturale et émotionnelle de la partition. Le premier mouvement (*Allegro maestoso*), funèbre et tourmenté, gagnait en tension dramatique grâce à des contrastes dynamiques audacieux. Le deuxième mouvement (*Andante*

moderato), souvent interprété comme une évasion lyrique, prenait ici des accents dansants, presque ironiques, rappelant que Shokhakov est aussi un virtuose de Stravinsky.

Cette exécution n'était pas qu'un concert – c'était un voyage métaphysique. Entre les frémissements initiaux de la mort et l'éclat triomphal de la renaissance, Shokhakov et ses musiciens ont transcendé la partition pour toucher à l'universel. Les solistes, les chœurs et l'orchestre, unis dans une même ferveur, ont offert une expérience qui, à l'image de l'œuvre elle-même, oscillait entre désespoir terrestre et espérance céleste.

CRITIQUE, concert. STRASBOURG, Palais de la Musique et des Congrès, le 23 mai 2025. MAHLER : 2ème Symphonie (dite « Résurrection »). Valentina Farcas (soprano), Anna Kissjudit (mezzo), OPS, Aziz Shokhakov (direction). Crédit photographique © Grégory Massat

approfondir

LIRE aussi nos critiques des CD enregistré par Aziz Shokhakov et l'**Orchestre Philharmonique de Strasbourg** : <https://www.classiquenews.com/critique-cd-evenement-prokofiev-romeo-et-juliette-symphonie-classique-orchestre-philharmonique-de-strasbourg-aziz-shokhakov-1-cd-warner-classics-2022/>

Énergie débordante et canalisée donc irrésistible... le geste à la fois puissant, détaillé et léger du directeur musical du Philharmonique de Strasbourg, Aziz Shokhakov éblouit par sa carrure dansante, son esprit facétieux, un sens souverain des rebonds, des accents, de la respiration, ainsi circulant dans tous les pupitres ; ce dès l'allant en clarté et transparence de la si gracieuse Symphonie classique (opus 26) dont on retiendra surtout après le nerf vif de l'Allegro initial, le sens des phrasés

[CRITIQUE CD événement. PROKOFIEV : Roméo et Juliette, Symphonie classique. Orchestre Philharmonique de Strasbourg / Aziz Shokhakov \(1 CD Warner classics, 2022\).](#)
